

CRITIQUE MUSICALE

Opéra-Comique de Paris.—*Le Vaisseau Fantôme*, opéra en trois actes, de Richard Wagner, version française de M. Charles Nuitter.

Si l'on apprenait demain que l'Opéra va remettre à la scène la *Marguerite d'Anjou* de Meyerbeer, le monde musical tout entier se tordrait de rire... Ce ne serait pourtant pas sensiblement plus drôle que la représentation du *Vaisseau fantôme* sur un théâtre de Paris en 1897 !

Ah ! le bon snobisme que voilà !—De ce que Wagner a conquis—et à juste titre—nos scènes musicales les plus subventionnées, il doit s'ensuire que Wagner-Génie fut génial tout le temps ; qu'il ne coula jamais qu'en bronze et que la moindre de ses scories était encore un monument !

Ah ! le bon snobisme... ! mais je l'ai déjà dit.

Pour moi, qui me flatte de voir les choses comme elles sont, j'admire la beauté où elle est ; seulement, si un beau visage a une verrue, je vois tout de même la verrue ; non pour le plaisir de la voir, mais uniquement parce qu'elle existe. Le *Vaisseau fantôme* est l'une des verrues de Wagner. Il en a d'autres.

On a déjà crié, on crierait encore—car il faut bien excuser les pieds d'argile que, comme tous les camarades, eut d'abord l'Idole— le *Vaisseau fantôme*, c'est l'embryon de ce qu'il a été, c'est le germe de ce qu'il sera !

Où, l'embryon ? Où, le germe ?—Rien du tout ! Et il n'y a pas de loupe assez forte pour faire découvrir à un homme simplement raisonnable la moindre parcelle de ce que vous dites apercevoir dans ce *Vaisseau fantôme*, plus fantôme encore que vous ne le croyez.

—Mais, le *Vaisseau fantôme* est de 1843, monsieur ; et il a cinquante-quatre ans !

—Mais, monsieur, *Guillaume Tell* est de 1829, *Robert le Diable*, de 1831, *la Muette*, de 1828, *la Juive*, de 1835, *les Huguenots*, de 1836,—et DON JUAN, de 1787 !

Allons donc ; on fait les chefs-d'œuvre comme et quand on peut. Wagner en a assez à son actif pour qu'on n'essaie point de lui infliger celui-là.

Soyons sérieux, et disons que pour voir du Wagner dans le *Vaisseau fantôme*, il faut, absolument et au préalable, se vêtir d'une peau d'ours et se promener dans un jardin avec un pavé entre les pattes.

Ces trois actes ne sont, au vrai, que de la râclure italienne, que des restants d'un macaroni qui file mal—beurre rance et parmesan moisi—c'est l'œuvre d'un "modiste", préoccupé de savoir d'où le vent vient, et comme, alors, le vent souffle d'Italie, notre Allemand fait le singe et y va de ces duos, de ces trios, de ces chœurs absurdes qu'Ambroise Thomas parodia avec tant d'esprit dans le *Caïd*.

Fichtre ! Si je m'indignais encore, d'honneur j'enragerais à l'idée que ces mêmes hommes, qui crachent sur Rossini, Donizetti et Bellini,—de vrais Italiens ceux-là, qui firent de la musique avec leur âme, leurs fibres et leur sang,—vont, tout à l'heure, chercher à innocenter Wagner-Embryon, Wagner-Germe, sous prétexte qu'il a voulu, avec une gaucherie lourde, avec une totale absence d'inspiration personnelle, pasticher "ce qui se faisait de mieux dans le genre" et qu'il a osé, la bouche en cœur, risquer le "et avec cela" des magasins de nouveautés !

Comme j'aime mieux la crâne et robuste franchise de celui qui, depuis *Fervaal*, est le chef incontestable de la jeune Ecole française, M. Vincent d'Indy, qui me disait, à la répétition générale : "Qu'on me rende Auber ; au moins c'est de l'Auber ! Mais le *Vaisseau fantôme*, est-ce que c'est du Wagner !"

Et en effet, tout ce que je pourrais accumuler de critiques contre cette œuvre bâtarde, cet enfant de trente-six pères, tombe devant cette simple constatation, terrible, irrémédiable, que je défie qu'au cours de ces trois actes on n'éprouve pas, tout le temps, la sensation du "déjà entendu."

Ce ne sont que rengaines vocales et formules avachies.

Allez, les Beaux-Messieurs de Wagner Doré ; commentez, épiloguez, rallumez le feu de vos encensoirs, vous n'empêchez pas le *Vaisseau fantôme* de sombrer sous l'Ennui et de s'abîmer à fond dans le Ridicule.

Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, et celle-ci est longue... !

Et ce poème, qui nulle part n'a été accepté, probablement parce qu'il n'était pas acceptable !

Parlons-en de ce poème, si peu que ce soit : Il est tiré d'une légende. Un marin de Hollande est prisonnier des océans, véritable Juif-Errant de la mer. Toujours il parcourra les mers, au milieu des tempêtes, jusqu'à ce que l'amour d'une femme absolument fidèle vienne le racheter. Il aborde en Norvège et rencontre Scuta, une jeune fille bizarre — nous dirions aujourd'hui une hystérique — qui s'est éprise de lui sans le connaître, et qui veut être la vierge rédemptrice. Et comme le Hollandais n'entend point la lier à son sort infernal, il s'enfuit. Mais Scuta, plutôt que de l'abandonner, se jette dans la mer, du haut d'un rocher. Aussitôt, les océans s'apaisent ; et l'on voit s'élever, au-dessus de la mer, Scuta et le Hollandais transfigurés, qui se tiennent embrassés.

La musique ne répond pas un instant au sujet de la pièce. Le fameux chœur des fileuses est un chœur d'opérette. La ballade de Scuta, jolie en soi, n'est qu'une ballade comme j'en connais vingt autres. Reste l'Ouverture, qui est admirable, de tout premier ordre, géniale ! Elle apparaît comme le rachat de la partition ; et il semble que Wagner ait voulu, par la splendeur de cette page magistrale, se faire pardonner l'œuvre qu'il allait commettre—sous la dictée de Donizetti, de Bellini et—un peu, un tout petit peu—de Weber...

Est-ce assez ?

De l'interprétation je ne dirai rien, ayant pour l'habitude de ne me point occuper des absents, puisqu'ils ont toujours tort.

Une mention au seul Carbonne, qui dit, d'une voix exquise, la cantilène du pilote.

En voilà trop sur ce terriblement ennuyeux *Vaisseau-Fantôme* qui, archi-mort, et depuis longtemps, a éprouvé le besoin de se faire enterrer encore. S'il est des morts qu'il faut qu'on tue, cette fois il l'est bien, tué, et, j'en jure, définitivement !

Passons à d'autres exercices. Moi qui aime Wagner, quand c'en est ; je vais relire *Siegfried*.

LÉON KERST.

La direction du Lycée musical Rossini de Pesaro a publié son "Annuaire scolaire" de 1895-1896. Il résulte de cette publication que dans le florissant Institut qui compte déjà quatorze années d'existence, on procède avec le plus grand soin à la nomination des professeurs chargés d'instruire les élèves aujourd'hui au nombre de 114.

Comme on le sait, ce conservatoire est dirigé depuis le 26 octobre 1895 par le jeune maître Mascagni qui a prouvé depuis lors qu'il est non-seulement un compositeur distingué, mais encore un habile administrateur.

L'Annuaire contient un rapport sur les travaux techniques et disciplinaires de l'année scolaire 1895-1896 et aussi sur les diverses tentatives nouvelles faites par le corps et qui ont été fort satisfaisantes.